

## Chapitre I

Narbonne, 9 juillet 2007

Thomas tourna lentement la clef. C'était l'instant où tout basculait. Dehors, l'agitation des halles de Narbonne, le bruit des voitures cherchant une place de stationnement. Ici, un univers de silence et de recueillement. Comme chaque matin, le jeune gardien s'arrêta quelques instants sur le seuil. Ses yeux s'habituèrent à la pénombre du musée, aménagé dans l'ancienne église Lamourguier. L'effet était saisissant. Des allées formées par d'énormes blocs de pierre se dressaient devant lui. Les autres gardiens boudaient le Lapidaire. Ils y mouraient d'ennui. Thomas quant à lui appréciait cette atmosphère mystique. L'hiver, l'église était froide et humide, mais en cette journée d'été, la fraîcheur conservée par les vieux murs était agréable. Cependant, l'essentiel n'était pas là. L'édifice abritait une fabuleuse collection de vestiges antiques qui avait éveillé en lui une passion

pour le patrimoine historique. Thomas avait en effet emmagasiné au fil des mois de nombreuses connaissances en écoutant les commentaires des spécialistes de l'Antiquité et pouvait désormais identifier chaque vestige présent dans l'église.

Le chœur s'illuminait peu à peu. La poussière s'élevant du sol en terre battue jouait dans les rayons du soleil. Thomas commença lentement sa ronde en adressant un signe amical au symbole de la grandeur romaine, l'aigle du Capitole, posé de manière incongrue en haut de la galerie ajourée du triforium. Il caressa machinalement le couvercle d'un sarcophage dressé contre le mur. Le Lapidaire était un dépôt plutôt qu'un musée. Les bas-reliefs et les inscriptions romaines avaient envahi la totalité de l'espace. Les stèles funéraires voisinaient avec des trophées d'armes ou des frises de monuments. On trouvait également des autels, des fûts de colonnes, des chapiteaux, des bornes milliaires, donnant l'impression que toute l'histoire de Narbonne antique était amoncelée là dans un désordre extraordinaire qui faisait tout le charme du musée.

En effectuant son inspection, il s'imprégnait de cette ambiance unique. Le temps semblait s'être arrêté ; pourtant il savait depuis quelques jours que cette sensation n'était qu'illusoire. Tout allait être bouleversé. Des techniciens chargés du nouvel

aménagement devaient investir pendant plusieurs mois la vieille église. Cette impression unique que l'on percevait en entrant dans l'édifice ne serait plus jamais la même.

Thomas reprit sa ronde et marcha rapidement vers la loge. Au détour d'une allée, il remarqua un trousseau de clefs qui brillait sur le sol. Il pénétra dans la chapelle pour le récupérer et s'arrêta brusquement. Un homme jeune était allongé derrière un sarcophage, la tête inclinée sur le côté, les yeux fixes. Le gardien s'approcha prudemment, pressentant qu'il était mort. Il s'agenouilla près du corps, prit le poignet de la victime d'une main tremblante et vérifia s'il sentait son pouls. Mais sa crainte fut confirmée, le cœur du jeune homme ne battait plus. Il resta un moment sans bouger, ferma les yeux espérant sans y croire que la chapelle allait reprendre son aspect habituel. Il n'arrivait pas à accepter la réalité de cette découverte. Il le revit la main tendue, s'avançant vers lui dans l'allée du musée. De multiples questions commencèrent à se bousculer dans sa tête. Que s'était-il passé ? Que devait-il faire ? Se souvenant des nombreux feuilletons policiers qu'il avait regardés, Thomas comprit qu'il fallait agir rapidement et marcha d'un pas assuré vers la loge pour téléphoner à la police. Elle serait sur place bientôt et répondrait sûrement à ses interrogations. En reposant le combiné, il pensa à

l'arrivée des techniciens dans la matinée. Le service animation de l'hôtel de ville fut difficile à joindre. Aucun des responsables culturels ne voulait prendre une décision. Finalement, il renonça à trouver la personne susceptible d'endosser la responsabilité de la fermeture du musée et écrivit sur un carton :

« Le musée sera fermé exceptionnellement aujourd'hui ».

Il accrocha ensuite la pancarte à la porte d'entrée.



La chaleur du hall de la gare de Narbonne enveloppa Gaëlle. Loin de la pluie qui tombait ce matin à Paris, elle était contente d'être arrivée malgré cette foule de vacanciers qui la bousculait en progressant vers la sortie. Son chien Tobi tirait sur la laisse et était devenu aussi lourd que sa valise. Il ne semblait guère apprécier l'atmosphère étouffante de la ville.

A son retour d'Égypte, un petit paquet attendait la jeune fille dans son appartement parisien. Il contenait un billet de train, un plan de la ville et un petit mot de Samir lui demandant de le rejoindre ici. Sur le quai, elle n'apercevait pas la haute silhouette de son frère. Peut-être l'attendait-il

dehors ? Elle sortit de la gare, scrutant les environs, mais il n'y avait personne pour l'accueillir. Les voyageurs s'engouffraient les uns après les autres dans les voitures qui stationnaient près de l'entrée. La chaleur était trop accablante pour patienter sur le trottoir en plein soleil. Finalement, elle préféra marcher. La villa louée par Samir ne devait pas être trop difficile à trouver. Un passant lui indiqua la direction à prendre.

- Vous allez tout droit, mademoiselle, le boulevard se situe au niveau des arbres que vous apercevez au bout de la rue.

L'homme qui venait de la renseigner regardait avec amusement le tableau que formait cette ravissante jeune fille aux cheveux blonds et aux yeux clairs avec un berger allemand docilement assis à ses côtés. Gaëlle suivit un couple de touristes qui bavardaient gaiement en évoquant leur prochaine étape : la plage. Tout en regardant son plan, elle tentait d'identifier les numéros des immeubles. Quelques minutes plus tard, la maison se dressait devant elle. Elle était située au coin d'un boulevard ombragé de platanes. La décoration de céramiques et la frise de briques qui ornaient les fenêtres lui plurent immédiatement. Derrière le mur de clôture se devinait un jardin où émergeait un mimosa entouré de lauriers en fleurs. Elle franchit allègrement le portail. Tobi suivait méfiant et peu désireux de visiter les lieux.

Malgré ses coups de sonnette énergiques, rien ne bougeait à l'intérieur de la maison. Elle tenta vainement de joindre son frère au téléphone. Ne comprenant pas son absence, elle s'assit sur un banc du jardin et le chien se coucha à ses pieds.



Le commissaire Marchand sortit précipitamment de sa voiture en claquant la portière. Ses vacances étaient déjà terminées. Une seule journée sur la plage au lieu d'une semaine avec sa femme et ses enfants ! Pourquoi un cadavre avait-il été découvert au mois de juillet et en plus dans un musée !

- Bonjour commissaire, lui lança le capitaine Fabre.

- Tu sembles ravi d'apprendre que mes vacances sont foutues.

- Pas du tout, monsieur, mais cette affaire est curieuse. Apparemment un accident mais le médecin légiste émet certaines réserves.

- Et pendant ce temps, ma femme et mes enfants m'attendent à Gruissan !

Les deux hommes franchirent le cordon jaune de protection établi devant l'entrée du musée lapidaire. Soudain, la sonnerie du téléphone de Fabre retentit.

- Excusez-moi, commissaire. Allo ?

- Nous sommes au domicile de monsieur Parker. Il y a dans le jardin une jeune fille accompagnée d'un gros chien. Elle porte le même nom que la victime, annonça le lieutenant Raymond.

- Demandez à cette personne de vous suivre, répondit Fabre qui mit brièvement au courant son supérieur de l'arrivée d'une demoiselle Parker.

Ils étaient arrivés devant le porche de l'église Lamourguier.

- Vous connaissez les lieux, patron ?

Le petit cri d'étonnement poussé par celui-ci en pénétrant à l'intérieur fut une réponse suffisante.

- La première fois, c'est toujours très impressionnant, reprit le capitaine.

- A quoi servent ces blocs de pierre ?

Fabre regarda le commissaire. Apparemment, sa question n'était pas une plaisanterie.

- Ce sont les vestiges patrimoniaux du passé de Narbonne ! s'exclama pompeusement Fabre. Les pierres appartenaient à des monuments publics ou funéraires de l'Antiquité. Elles ont d'abord été incorporées dans les remparts de la ville puis déposées dans l'église lors de la démolition des fortifications.

- On dirait les explications d'un prospectus, répondit Marchand, peu désireux d'en savoir davantage.